Auguste et Ferdinand
M. [i.e. Monsieur] Asinard

PQ
2149
A9M6

Auguste et Ferdinand.

AZET COSTER JUNIOR

M. Olsinard.

1809.

M. ASINARD,

OU

LE VOLCAN DE MONTMARTRE,

FOLIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE COUPLETS;

De MM. AUGUSTE et FERDINAND;

Représentée pour la première fois sur le Théâtre des Variétés, boulevard Montmartre, le 7 septembre 1809.

Prix : 1 fr. 25 c.

A PARIS,

Chez Madame Cav[illegible]agh, libraire, boulevard Montmartre, vis-à-[illegible] le Théâtre des Variétés.

1809.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. ASINARD.	M. BRUNET.
Mad. POIRÉ, aubergiste du Poirier sans pareil.	Mad. VAUTRIN.
NANON, sa fille.	Mad. DROUVILLE.
JÉROME, batelier du bassin de la Villette, amant de Nanon.	M. TIERCELIN.
FUTÉ, commis à la barrière des Martyrs.	M. CAZOT.
LONGUEVUE, employé du télégraphe de Montmartre.	M. POTIER.
GUILLAUME, meûnier.	M. LEFEVRE.
Un garçon cabaretier.	M. VERNET.
Garçons de meûniers.	
Chœurs d'hommes et de femmes.	

PQ
2149
A9M6

La Scène se passe à Montmartre. Le Théâtre représente, à la gauche du spectateur, l'entrée du Poirier sans pareil. Près de la porte un mur, devant le mur des tables, sous un berceau, derrière le mur on voit le sommet du Poirier sans pareil, dans lequel une table est dressée; à la droite, plusieurs moulins à vent. On distingue dans le lointain les toits des maisons de Paris.

M. ASINARD.

SCENE PREMIERE.

NANON, JEROME, FUTÉ *et autres, assis et buvant.* GUILLAUME et SES GARÇONS, *portant du blé au moulin.*

FUTÉ.

Air : *Avant d'y passer* (Jocrisse aux Enfers.)

De c't endroit cité,
Célébrons la beauté ;
Montmartre, partout vanté,
Réunit chaqu' jour
La ville et le faubourg,
L'plaisir, l'travail et l'amour.

CHŒUR.

De c'tendroit cité, etc.

JEROME.

De l'Ourcq, pour voir le bassin,
Dans mon bachot l'on s'embarque ;
Mais près de Nanon, z'en malin,
J'sais aussi mener ma barque.

CHŒUR.

De c't endroit cité, etc.

FUTÉ.

A la barrière où je suis,
Je vois, tant la foule est grande,
Passer, malgré les commis,
Des amours de contrebande.

CHŒUR.

De c't endroit cité, etc.

NANON, *à Guillaume.*

Eh ben, voisin, est-ce que vous ne trinquez point z'aujourd'hui ?

JEROME.

Venez un brin vous asseir avec nous, vous z'humerez ben un litre, père Guillaume ?

GUILLAUME.

Impossible, pour le quart d'heure.

Air *du ballet des Pierrots.*

Je ne saurais être des vôtres,
Le vent donne, et je n'puis quitter ;
Dans mon état, comme dans ben d'autres,
D'un bon vent il faut profiter.
Souffrez que ce repas s'ajourne,
Du vin je crains trop les appas ;
Il faut, pour que mon moulin tourne,
Que ma tête ne tourne pas.

FUTÉ.

La journée est sereine, et vous avez des pratiques. C'est l'ouverture de Tivoli, et comme on n'y entre pas sans bourse délier, bien des gens viennent ici pour voir sans rétribution, le feu d'artifice *extra muros*.

JÉROME.

Ce sera du curieux, ce soir ; j'ai vu z'une irruption du Visuve, sur l'affiche.

FUTÉ.

Une éruption du volcan ! diable! cela fait courir.

NANON.

Ah ! j'voudrais ben voir un feu d'artifice, c'est naturel, je n'en ai jamais vu de près.

JÉROME.

Air : *De la Sentinelle.*

C'est l'goût du jour, et chacun veut voir çà ;
Mais c'est trop cher, jarni, pour sa durée.
Ma p'tit' Nanon, les flamm' qui naissent là,
Ne vont jamais plus loin que la soirée.
Va, leur bouquet le plus joli,
N'vaut pas ceux que j'donne à ma belle,
Et tous les feux de Tirvoli
N'sont, près des miens, qu'une étincelle.

FUTÉ, *tirant sa montre.*

Six heures, je porte mes pas à la barrière des Martyrs.

JÉROME.

Tu pars comme une bombe.

NANON.

Encore un canon à la santé du nouveau commis.

FUTÉ.

Mademoiselle, c'est moins pour la soif que pour vous choquer. Ma foi, dans mon état de commis, je suis bienheureux, j'ai une belle perspective.

Air : *A la Courtille.*

A la barrière,
Des autres ; j'arrête les pas ;
Mais poussant plus loin ma carrière,
Moi, je ne m'arrêterai pas
A la barrière.

JÉROME.

C'est çà, te v'là sur la route.

FUTÉ.

Mes fonctions me réclament, et je vous quitte à regret.

Air : *Du Vaud. des Amours d'Eté.*

Au revoir,
Jusqu'à ce soir
On peut supporter l'absence,
Quand d'avance

On a l'espoir
De se retrouver le soir.

TOUS.

Au revoir, etc.

JÉROME.

Quand l'amour comble nos vœux,
On n'peut pas trop s'voir, j'pense ;
Se r'trouver, c'est ben heureux,
N'pas s'quitter vaut encor mieux.

TOUS.

Au revoir, etc.

SCENE II.

JÉROME et NANON.

JEROME.

Pisque v'là la société dissolue, je puis ma p'tite Nanon, te dire en particulier z'un mot ou deux de not'amour.

NANON.

Dis z'hautement ; mais dis vite, parce que ma mère peut avoir besoin de moi.

JÉROME.

Alle tient le gouvernail de ma passion : mais avant d'aborder au temple du mariage, dis moi si tu serais sensible à une promenade dans mon bachot sur le bassin de la Villette ?

NANON.

Air : *Voulant par ses œuvres complettes.*

Jérôme, à te parler sans feindre,
Je t'dis bonsoir pour ton bateau,
C'est un peu trop d'avoir à craindre
A la fois z'un galant z'et l'eau
Faut ben d'la vertu pour êt' sage
Sur terr', près d'un amant z'auroit ;
Mais sur l'eau z'une fille doit
Redouter bien plus le naufrage.

JÉROME

Non, tu n'boiras pas d'l'anisette de barbillons. D'ailleurs il y a tant d'curieux, que t'aurais bientôt du secours.

Air : *Gusman ne connait plus d'obstacles.*

Aux travaux, on n'met plus d'obtaque,
Enfin le canal est fini,
Et c'est un superbe spectaque
D'y voir tant d'public réuni ;
C'qui nous fait v'nir encor' pu d'monde,
C'est qu'tremblant pour c'projet nouveau,
On avait eu peur à la ronde,
Que l'canal ne tombât dans l'eau.

NANON.

Çà aurait z'été frais.

JEROME.

A propos d'canal, dis-moi ce que c'est que ce canard qui loge en face, et que je crois t'assez hardi pour t'aimer.

NANON.

Tiens ! M. Asinard m'aimerait !... rassure-toi, va, il ne pense pas plus à moi que moi z'à lui.

JEROME.

Mais enfin, quel est-il ? d'où vient-il ? queu boule a-t-il ? quel âge a-t-il ? que fait-il ?

NANON.

Ah ! bon dieu ! comme t'en défiles. Quel est-il un départemental ; d'ou vient-il ? de Bourges, sa patrie. Queu boule a-t-il ? épouvantable. Quel âge a-t-il ? il va sur trente ans. Il est arrivé depuis il y a deux mois à Paris, et comme on lui a persuadé dans c'te ville qu'il avait mal à la poitrine, il est venu il y a huit jours à Montmartre, où c'qu'il prend le lait d'anesse pour se refaire.

JÉROME.

Air : *où s'en vont ces gais Bergers.*

Mon lait z'à moi, c'est le vin,
Et tu vois comm' j'engraisse ;
Par son lait z'il croit zenvain
Ranimer sa faiblesse.

NANON.

Tu doutes qu'avec le temps,
Son anesse l'guérisse ;
Qu'est-qu'ça t'fait si c't'enfant de trente ans,
Veut s'remettre en nourice.

JEROME.

Va pour la nourice, mais l'amour, s'il te fait l'amour je le sacrifie. Quand il s'agit de toi, je me sens capable d'un crime, et si jamais tu correspondais...

NANON.

Laisse donc, tu es comme lui, tu me fais peur.

SCENE III.

Les Mêmes, Mad. POIRE.

Mad. POIRÉ.

Eh ! ben, Nanon, quoiqu'tu fais là ? nous avons du monde, et toi, Jérôme, tu n'es pas t'à la danse ?

JEROME.

Je ne danserai de bon cœur qu'à ma nôce, mère Poiré.

NANON.

Dansera-t-il bientôt, ma mère ?

Mad. POIRÉ, *imitant sa fille ?*

Dansera-t-il bentôt, ma mère ? ces jeunesses, çà voudraient se marier.

JEROME.

Certainement, z'il est dans la nature... Deux amans... qui... quand le bonheur est dans le lointain... le temps doit z'aller un train de posse... attendu que les ailes de l'amour... et la concordance de l'attraction... réciproquement alternative de deux cœurs sympathiques... oui sympathiques.. voulant dire par là que j'sis pressé, et qu'j'aime votre fille comm' on n'peut pas plus, et qu'il n'y a qu'Nanon capable de pavillonner mon cœur.

Mad. POIRÉ, *à Jérome.*

Air : *Ah ! que c'est un métier difficile.*

Pour ma Nanon, je l'crois sans peine,
Tu brules du plus tendre amour;
Mais s'ras-tu l'même, quand un jour,
De l'hymen tu porteras la chaîne ?
Un pareil feu,
Ça dure si peu,
Mon dieu,
Ça dure si peu.
Le mari, c'est là sa coutume,
Laisse éteindre ce feu charmant,
Et c'est chez nous, c'est trop souvent,
Un plus adroit qui le rallume.

JEROME.

Assez causé ; je n'm'éteindrai pas, la maman.

SCENE IV.

Les Mêmes, LONGUEVUE, *qui fait à mad. Poiré des signes qu'elle n'aperçoit pas.*

JEROME.

Eh ! j'vois l'télégraphe !... eh ! l'enflé ? viens donc. (*A Mad. Poiré*) J'crois, dieu m'pardonne, qu'il a t'a vous parler.

Mad. POIRÉ.

Eh ! bien, M Longuevue, quoi qui gn'ia.

LONGUEVUE, *fait des signes par lesquels il cherche à exprimer qu'il ne peut parler devant Nanon et Jérome.*

NANON.

Quoiqu'il a donc, c'télégraphe ambulant ? il va se démonter les ressorts.

Mad. POIRE, *à Nanon et à Jérôme.*

C'est peut-être d'l'argent qu'il a à me donner. Laissez-nous, mes enfans.

JEROME.

Prenez garde à vous, mère Poiré, c'est z'un petit suborneur.

Mad. POIRE.

Air : *Du branle sans fin.*

Allez danser dans l'jardin,
Bientôt, j'espère,
Votre mère,
Pour célébrer votre hymen,
Y donn'ra bal et festin.

JEROME.

Aux farauds qu'Nanon tent'rait,
Moi, j'distribuerai des gnoles,
Près du poirier, s'il en v'nait,
J'n'leux promets pas poires molles.

Ensemble.

Mad POIRE.
Allez danser dans l'jardin, etc.
JEROME et NANON.
Allons danser dans l'jardin;
Bientôt, j'espère
Notre mère,
Pour célébrer notre hymen,
Y donn'ra bal et festin.

SCENE V.

LONGUEVUE Mad POIRÉ.

LONGUEVUE.

Ce batelier, Madame Poiré, va, je crois devenir votre gendre?

Mad. POIRÉ.

Oui, Monsieur; mais pourquoi me demandez-vous çà?

LONGUEVUE.

Curiosité, purement et simplement, votre fille est faite pour le captiver; elle en fixerait bien d'autres.

Mad. POIRE, *à part.*

Serait-ce un amoureux? il n'a pas le sol, et il m'en doit (*Haut.*) D'autres auraient tort d'y penser, elle aime Jerôme, et j'suis trop bonne mère pour traverser son inclination, et fussiez-vous beau comme Crésus et riche comme Adonis, vous ne seriez pas mon gendre.

LONGUEVUE.

Il ne s'agit pas de moi, madame Poiré, je me rends plus de justice

Air : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Un jouvenceau, de sa maîtresse,
Fléchit aisément la rigueur;
La cunesse aime la jeunesse,
Faut au printemps cueillir la fleur;
Mais un barbon qu'amour enflamme,
Et qui sent fi'e de quinze ans,
Semble être l'père de sa femme,
Et n'ét' pas celui d'ses enfans.

Mad. POIRE.

Ah ! ce n'est pas de vous qu'il s'agit, et pour qui parlez-vous donc, M. le Télégraphe ?

LONGUEVUE.

Je venais au nom d'un ami, vous faire une proposition, mais je rengaine mon compliment, purement et simplement.

Mad. POIRE.

Dites-moi donc, un ami... Serait-ce M. Asinard, vot' nouvelle connaissance ?

LONGUEVUE.

C'est vous qui l'a nommé

Mad. POIRE.

Quoi ! cet homme qu'on dit si riche, si sage, si rangé... il voudrait épouser ma fille ?

LONGUEVUE.

Purement et simplement... mais d'après ce que vous m'avez dit de Jérôme...

Mad. POIRE.

Certainement, Jérôme est un bon enfant, actif, laborieux ; mais toute sa fortune est sur l'eau, et dame, çà n'est pas trop solide.

LONGUEVUE.

M. Asinard est très-riche ; je veux bien que votre fille aime Jérôme ; mais prenez-y garde, Mad. Poiré.

Air *du Vaud. des Vélocifères.*

Avec ce garçon qui n'a rien,
Nanon serait bien exposée,
Quand par la port' la misèr' vient,
L'amour s'envol' par la croisée.
Le sentiment à des appas,
Et je veux bien que l'on s'y livre;
Mais pour que l'amour ne meur' pas,
Faut qu'les amans ayent de quoi vivre.

Mad. POIRE.

Dame, écoutez donc, ce que vous dites-là peut bien me faire faire des réflexions.

SCENE VI.

ASINARD, Mad. POIRÉ, LONGUEVUE.

ASINARD, *entrant sans les voir.*

Que la nature est belle à Montmartre. (*Appercevant Longuevue.*) Ah ! te voilà, mon ami, que faisais-tu là ?

LONGUEVUE

Je parlais de vous à madame, purement et simplement.

Mad. POIRE.

Est-il vrai, M. Asinard, que vous ayez jetté les yeux sur ma fille?

ASINARD.

Pouvais-je les jetter mieux, madame Poiré, votre fille n'est-elle pas la Vénus de Médicis de Montmartre?

LONGUEVUE.

Ne vous y trompez pas; c'est une galanterie, purement et simplement.

Mad. POIRE.

J'en suis flattée; mais il faut que M. Asinard entre dans quelques détails sur sa famille.

ASINARD.

Je vais y entrer. Mon père est bourgeois.

Mad. POIRE.

Comment?

ASINARD.

Oui, il est de Bourges, département du Cher; après lui, je n'ai qu'un cousin issu de Germain, qui est en Chine, c'est un parent très-éloigné.

Mad. POIRE.

Mais l'état de votre père, le vôtre?

ASINARD

Ah! l'état? quant à moi, je n'en ai pas, papa, c'est autre chose.

Air: *prenons d'abord l'air bien méchant.*

Mon père, illustre chapelier,
Coeffé du métier qu'il exerce,
Voulait pour bien me marier,
M'associer à son commerce.
Il me disait à tout propos,
» Comme moi, fabricant honnête,
» Pour le public, fair des chapeaux, (bis.)
Mais je n'en ai fait qu'à ma tête.

LONGUEVUE.

Comment, purement et simplement, vous avez refusé.

ASINARD.

De faire des chapeaux! sans doute. J'ai peut-être eu tort dans la forme, mais j'avais raison dans le fond.

LONGUEVUE.

Ah! çà, votre père et vous, vous n'êtes donc pas cousins?

ASINARD.

Non: mais çà c'est civilisé; je vas mon train: je ne ménage pas le magasin de papa. Depuis deux mois que je suis à Paris, je lui ai déjà mangé cinquante castors, et par sa dernière lettre, il me promet vingt claques.

LONGUEVUE.

Diable ! c'est fort joli. Je voudrais bien en recevoir autant.

ASINARD.

Mon ami, si tu veux, je t'en repasserai.

Mad. POIRE.

Mais puisque vous aimiez ma fille, pourquoi, au lieu d'habiter chez le voisin, n'êtes-vous pas venu loger chez moi ?

ASINARD.

Ah ! madame Poiré, j'avais mes raisons.

Air : *traitant l'amour sans pitié*

On sait qu'à tout cœur bien né,
La patrie est toujours chère;
Cette loi douce et sévère,
M'a soudain déterminé.
Du meûnier propriétaire,
Dont je suis le locataire,
Je vous dirai que le père,
A Bourge est notre voisin.
Asinard, tout le lui crie,
Pour amour pour sa patrie,
Devait aller au moulin.

LONGUEVUE.

C'est la vérité, purement et simplement.

ASINARD.

Ecoutez, Mad Poiré, je ne vas pas par quatre chemins ; je prends avec Nanon, mon épouse, la route de Bourges, on vit à bon marché sur les rives du Cher. Par reconnaissance, j'emmène aussi mon anesse, vous me suivez, j'achète une maison de plaisance, et c'est ainsi que lassé de tous les plaisirs citadins, Asinard revient aux champêtres.

Mad. POIRE.

Vous avez des goûts si naturels, qu'on ne peut pas vous résister.

ASINARD.

Allez présenter à votre aimable fille, ce tableau séducteur.

Air : *Quand on ne dort pas de la nuit.*

Voyant plus d'un amant trompé,
Dites que je craignais de plaire ;
Par l'amour, près d'elle attrapé,
Dites que ce Dieu m'a frappé
Comme un briquet frappe une pierre ;
Qu'elle allumait en ce beau lieu,
Les desirs d'une âme ravie,
Enfin, parlez bien de mon feu,
A ma dou, (bis.) à ma douce amie. (bis.)

(*Mad. Poiré sort.*)

SCENE VII.

ASINARD, LONGUEVUE.

ASINARD.

Ah ! çà, mon ami, toi qui es employé au télégraphe, toi qui vois de loin, dis-moi ce que tu apperçois dans ce mariage.

LONGUEVUE.

Mais la jeune personne est depuis long-temps à Montmartre.

ASINARD.

Oui, je sais qu'elle est bien élevée.

LONGUEVUE.

Tu me diras qu'elle n'est que la fille d'une auberge.

ASINARD.

Non, je ne te le dirai pas. *Non, il n'est rien que ma Nanon n'honore.*

LONGUEVUE.

Avouez néanmoins, qu'en partant de Bourges, vous ne vous attendiez pas à venir prendre une compagne à Montmartre.

ASINARD.

Non, sans doute, puisque c'est l'amour qui m'a fait fuir mes pénates.

LONGUEVUE.

Comment ! l'amour ?

ASINARD.

Oui, j'étais amoureux, à Bourges, de la fille d'un épicier droguiste et honnête, et de plus fabricant de chandelles, un ami me la souffla.

Air : *Du Vaud. d'Arlequin Cruello.*

Une aussi noire trahison,
Enflamme mon courage ;
Je cours lui demander raison
De ce sanglant outrage.
» Demain, dit-il sans s'émouvoir,
» Sur le pré vous pourrez me voir,
» Pour en tirer vengeance.
» Les armes, vous les choisirez,
» Prenez tout ce que vous voudrez,
Je pris (ter.) la diligence.

LONGUEVUE.

Purement et simplement ?

ASINARD.

Que veux-tu ?

» Il est des jours de sinistre présage,
» Où l'homme dans son cœur, cherche en vain sa bravoure.

LONGUEVUE.

Enfin vous voilà à Paris.

ASINARD.

Oui, j'y demeurais rue des Orties; mais nouvel accident, lancé dans tous les bals, dans toutes les fêtes, courant pour dix intrigues à la fois, j'ai senti le besoin de m'arrêter, et mon médecin m'a ordonné de changer d'air.

LONGUEVUE.

Air : *Morgué qu'ta mère est ben sauvage.*

Plus d'un médecin que l'on cite,
Quand son malade est en danger,
D'un autre air voulant le mérite,
Loin de lui le fait voyager.
A peine la route commence,
Déjà le mal tire à sa fin.
Vers la guérison l'on avance
En s'éloignant du médecin.

ASINARD

Je l'ai éprouvé. *Experto crede Asinardo.*

LONGUEVUE.

Mais je vous quitte, je crois qu'on me fait des signes de Strasbourg.

ASINARD.

Comment, tu vois çà d'ici, toi, tu as de bons yeux.

LONGUEVUE.

C'est par le télégraphe, purement et simplement.

SCENE VIII.

ASINARD, JEROME, et NANON.

NANON, *pleurant.*

Ah! mon dieu! mon dieu! c'est-il ben possible, ce que m'a dit là ma mère? qu'est-ce qui aurait cru çà que Jérôme en aimait z'un autre?

JEROME.

Nanon, z'écoute-moi z'un brin, je t'en conjure,

NANON.

Laissez-moi, M. Jérôme, ma mère vient de m'apprendre sur votre compte des histoires . . .

Air : *De la Catacoua.*

Les hommes sont tous des perfides,
Et je somm' trop bonnes pour eux.
Pour rassurer nos cœurs timides,
Ils s'montront d'abord doucereux;
Mais devenez leur favorable,
Ces messieurs en abuseront;
Ils vous dup'ront,
Ils vous tromp'ront,

Vous trahiront,
Vous joueront,
Vous laiss'ront.
Le meilleur ne vaut pas le diable,
Et jamais ils ne nous vaudront.

ASINARD, *à part.*

Que vois-je ? la beauté dans les larmes !

JEROME.

Nanon, ne crais pas t'un mot de tout cà. Je suis t'innocent comme l'enfant qui n'est pas né.

ASINARD, *à part.*

L'aimerait-il ! des prétentions chez un batelier ! çà me passe.

JEROME.

Si j'ai donné une entorse à nos amours, je veux que le croissant me serve de bonnet de nuit.

ASINARD, *à part.*

En serait-elle coëffée ?

JEROME.

Ta mère est une charlatanne, qui t'en a coulé ; j'là connais la mère Poiré, elle est franche comme Judas... Eh ! mais.. O ciel !... Nanon, Nanon, c'est z'une perfidie. Je vois tout, je devine le reste.

NANON.

Conte-moi çà z'au plus juste.

JEROME.

Il y a de l'Asinard là-dedans... On dit qu'il est riche, mais j'enverrai promener l'animal avec ses sonnettes.

ASINARD, *à part.*

Tentons une évasion furtive.

JEROME, *l'appercevant.*

Ah ! tiens, v'là le perroquet gris.

NANON.

Vois-tu, z'il a le costume des naturels du pays.

ASINARD.

Ah ! ciel ! moi qui voulais battre en retraite.

JEROME.

Tu ne battras rien. Allons, réponds *ad rume.*

ASINARD.

Il n'y a pas à répliquer, il faut répondre.

JEROME.

C'est donc toi, écureuil de Montmartre, manequin déséché qui veux m'expatrier du cœur de Nanon ?

NANON.

Tu veux m'épouser, toi, queu mal que je t'ai fait ?

JEROME, *serrant les deux bouts de la cravatte d'Asinard.*

Voyons, voyons, jabotte, ou je te serre le licou.

ASINARD.

Ah ! c'est insulter l'âne jusqu'à la bride.

NANON.

Mais laisse le donc, tu vas le casser.

JEROME, *à Nanon.*

Comment ! est-ce que tu voudrais que je le ménagisse ? je veux le mettre dehors.

ASINARD, *qui a profité de ce temps pour se sauver et monter dans le moulin.*

Quel bonheur ! me voilà dedans.

JEROME, *ne le voyant plus.*

Eh ben, eh ! ben, il a le pris le large, c'est égal.

(*Jérôme prend un bâton et veut poursuivre Asinard dans le moulin. Asinard lui jette de la farine par la fenêtre.*

ASINARD.

Au secours ! au secours !

SCENE IX.

Les mêmes, GUILLAUME, Mad. POIRÉ, FUTÉ, Les Meuniers.

GUILLAUME.

Allons donc, Jérôme, c'est un de mes pensionnaires, vous n'y pensez pas.

Mad. POIRÉ, *à Jérôme.*

Mauvais sujet !

JEROME.

Comment ! n'êtes-vous pas t'honteuse, mère rapacé ?

GUILLAUME.

Laissez M. Asinard tranquille, il doit être en sûreté chez moi.

ASINARD, *a la fenêtre.*

Air : *gaiment je m'accommode.* (du Bouffe.)

Oui, tu croyais d'avance,
Ce soir,
Jérôme en la puissance
M'avoir,
Je me suis, en brave homme,
Battu,
Et tu ne m'as, Jérôme
Point eu.

JEROME.

C'est bon, c'est bon je te raurai mon fils.

Mad. POIRE.

Allons, Nanon, rentrez à la maison. (*A Jérôme*) et toi ne nous montre jamais que les talons.

(*Elle rentre avec sa fille.*)

JEROME.

Allons, valsez.

SCENE X.

Les Même, *hors Mad. Poiré et Nanon.*

FUTE, *à Jérôme.*

Tu as donc fait de tes nieuues ?

JEROME.

Que veux-tu ? je vas te conter çà (*Il l'emmène dans un coin du théâtre et lui parle bas.*)

ASINARD, *aux meuniers.*

Ah ! mes amis, que vous êtes arrivés à propos pour me délivrer.

Air: *des Fleurettes.*

Ce malin, j'imagine,
A la fin m'eut surpris,
Mais du moins par famine,
Il ne m'aurait pas pris.

GUILLAUME.

Malgré son hum eur mut ne,
Dans c'combat, re-tant vai queur,
Vous vous êt' co vert d'honneur.

ASINARD, *se secouant.*

Et de farine

Adieu, mes amis, je vas me brosser.

(*Il sort*)

JEROME.

Tiens, je m'en charge moi, v'là la vergette. (*Il lui montre son bâton.*)

GUILLAUME.

Allons, Jérôme, soyez tranquille. (*Aux Meuniers.*) Et vous autres, à l'ouvrage.

SCENE XI.

JEROME et FUTÉ.

FUTÉ.

Allons, mon ami, ne restons pas ici, la vue de cette auberge nourrirait ta passion. Viens boire ailleurs.

JEROME.

Ailleurs ! moi ! t'ailleurs ! c'est z'ici que j'reste. Tu verras comme j'vas traiter la traiteuse.

(*Il frappe sur une table.*) Garçon ! garçon ?

FUTE.

Jérôme, mon ami, écoute un peu la raison.

JEROME.

Rien, rien, garçon ! la bourgeoise ! la maison !

SCENE XII.

Les Mêmes, UN GARÇON.

LE GARÇON.

Que voulez-vous ? Mad. Poiré ne veut plus vous recevoir.

JEROME.

Ce n'est point z'en amant de Nanon que je viens t'ici ; c'est z'en consommateur. Et en avant les combestibles, et pus vite qu'çà.

LE GARÇON.

C'est différent. Que désirent ces messieurs ?

JEROME.

Ce qu'il y a de pus bon dans la barraque, un civet, des moviettes, du beurre et un litre à huit pour deux.

FUTE.

Mais tu vas te ruiner...

JEROME.

Laisse-moi faire... Je suis t'au désespoir. (*Tirant sa montre.*) J'veux t'achever le magot. (*Le garçon sort.*) Tu fais joliment ton service. Il est frais, ton beurre.

LE GARÇON.

Dam' il n'a que deux jours.

JEROME, *le flairant.*

Il est ben fort pour son âge.

FUTÈ, *le goûtant.*

Il n'est pas mangeable... Mais où est donc la tête de ce lapin ?

JEROME.

Tais-toi donc. Ils l'ont gardée pour faire peur aux souris... Ah ! Nanon Nanon, une mère mâratre te ravit z'à Jérôme.

LE GARÇON.

V'là les moviettes.

JEROME, *en prenant une.*

Çà, une moviette ? c'est un pierrot mort de chagrin.

FUTE.

Il n'y en a pas pour un

JEROME

Il n'en faut pas pour deux, car chez moi, il y a plus d'amour que d'appétit.

SCENE XIII.

JEROME, FUTE, *Nanon dans le poirier.*

NANON.

Jérôme ! Jérôme !

JEROME.

Nanon dans l'arbre ! quel coup d'œil !

NANON.

Ah ! mon pauvre Jérôme, ma mère ne jure plus maintenant que par Asinard.

JEROME.

Qu' je r'pêche le sansonnet dans quelque carrière, je l'battrai comme plâtre.

FUTE.

Battre, battre, moyen vulgaire, il en est d'autres plus appropriés à l'individu.

JEROME.

Comment ? est-ce qu'en gobant le moigneau, tu aurais ruminé ?

FUTE.

J'ai un stratagême... Asinard est une franche bête.

NANON, *dans le poirier.*

Çà n'est pas faux.

Mad. POIRE *dans la coulisse.*

Nanon, Nanon.

FUTE, *à Nanon.*

Quand vous verrez Asinard, efforcez-vous de lui faire une mine agréable.

NANON.

Çà n'est pas aisé, mais j' tacherons. (*Elle sort.*)

FUTE.

Ce que j'ai à te communiquer exige du mystère, parlons bas.

SCENE XIV.

JEROME et FUTE, ASINARD, (*Sortant*, puis GUILLAUME, (*on apporte un fauteuil.*)

ASINARD.

Voici l'heure où j'ai l'habitude de prendre ordinairement tous les jours ma boison accoutumée. (*Guillaume sort du moulin.*) Allons, venez donc, le père aux ânes.

GUILLAUME.

Me voici, mon enfant.

ASINARD, *dans le fauteuil.*

Donnez-moi ma jatte.

GUILLAUME.

La voilà.

ASINARD, *dans le fauteuil.*

Ce n'est qu'à Montmartre qu'on voit du lait comme çà ; ah ! le beau lait ! (*Il boit.*)

JEROME, *à Futé.*

Ma foi, ton projet z'est bon teint ; buvons z'à la santé de l'inventeur.

(*Asinard renverse sur son habit une partie du lait contenu dans la jatte.*)

ASINARD.

Allons, tout se renverse sur mon habit. (*Il s'essuye.*) C'est un revers qu'il faut essuyer à propos. Guillaume, conviens que tu fais un drôle de commerce, mettre des bouriques en location.

GUILLAUME.

C'est un bon état.

Air : *j'ai perdu mon Ane.*

A louer des ânes,
Ben des gens trouv' leur profit,
Et maint flatteur s'enrichit,
A louer des ânes.

ASINARD, *rendant la jatte à Guillaume.*

Çà fait du bien, après l'algarade de tantôt.

GUILLAUME.

J'ai eu peur pour vous, et gare qu'il ne recommence.

ASINARD, *dans son fauteuil.*

Laissez-donc, je me suis mis en garde.

GUILLAUME.

Comment cela ?

ASINARD, *dans le fauteuil.*

Oui : j'ai des pistolets, et ils sont bons les pistolets de mon pays. Regarde les armes de Bourges.

GUILLAUME.

Je les vois.

ASINARD.

Eh ! bien, on en fera usage.

SCENE XV.

ASINARD, NANON.

ASINARD.

Mais voici la tigresse. Voyons à l'apprivoiser.

NANON, *à part.*

Voici le colibri z'à soin. Portons-lui z'une botte.

ASINARD, *à part.*

Elle a souri, profitons de sa demi-gaîté. (*Haut.*) Mademoiselle, Madame votre mère approuve mon ardeur, et je vous en fais l'aveu sous l'auspice de la maternité.

NANON.

Puis-je croire qu'un homme de votre espèce s'occupe de Nanon ?

ASINARD.

Et comment ne pas s'occuper d'elle ! mon existence est liée à la sienne; depuis huit jours que je suis à Montmartre je n'existe plus qu'en Nanon.

NANON.

J'avais cru le remarquer.

ASINARD.

Ce sont les romances qui sont dans votre voix qui m'ont achevé, je vous ai entendu de ma fenêtre chanter l'air de la croisée.

NANON.

C'est bien peu de chose.

ASINARD.

Oui, mais quand vous chantiez à minuit, *il est trop tard*, je ne pouvais jamais arriver assez tôt.

NANON.

Vous êtes aimable comme on ne l'est pas.

ASINARD.

Mais vous aussi, vous êtes une demoiselle qui ne ressemblez pas aux autres dames.

Air : *En deux moitiés dit-on le sort.*

Par les charmes de son esprit,
L'une avait tenté de me prendre,
Autrement une autre s'y prit,
En prenant un air doux et tendre.
Puis, pour me prendre par les yeux,
Vinrent des beautés sans pareilles,
Mais vous vous y prenez bien mieux,
Vous m'avez pris par les oreilles.

SCENE XVI.

Les Mêmes, Mad. POIRE.

Mad. POIRE, *sortant de la maison.*

Où's' qu'elle est encore s't'effrontée là ? vous verrez qu' c'est z'avec son séducteur... Comment, M. Asinard, ah ! c'est différent.

ASINARD.

Ne craignez rien du tête-à-tête ; je suis un amant vertueux et moral.

Mad. POIRE.

J'en suis persuadée, M. Asinard, aussi dès demain si vous voulez, Nanon sera vot' femme.

NANON.

Comment demain ?

Mad. POIRE.

Taisez-vous.

Air : *De la légère.* (Contredanse.)

Pour la fête,
Je suis prête,
Faut m'voir
En femme de tête,
Pour une fête
Toujours prête,
Courir du matin au soir.

ASINARD.

Que le repas sera beau,
Des bécasses, des cerises,

Des fraises, des perdrix grises,
Des épigrammes d'agneau,
Un bifteck une brioche,
Des figues et des salmis,
Puis un dindon à la broche,
Il me semble que j'y suis.

Mad. POIRE.

Pour la fête, etc.

ASINARD.

Pour la fête,
Soyez prête;
Sachez en femme de tête,
Tenir prête,
Une fête,
Pour moi, du matin au soir.

NANON.

Pour la fête
Elle est prête,
Mais je l'ai mis dans ma tête,
D'un aut' fête
Qu'on apprête,
Ils seront surpris ce soir.

SCENE XVII.

ASINARD, *seul.*

Que le temps me paraîtra long jusqu'à demain. Nuit éternelle, tu vas durer huit jours.

SCENE XVIII.

ASINARD, FUTE.

FUTE, *à part.*

Mon homme est seul, c'est le moment d'exécuter mon projet. (*Haut.*) Votre serviteur, M. Asinard.

ASINARD.

Monsieur, je suis le vôtre... Recevez mon compliment... Je sais qu'on vous a mis à la porte de la ville... Vous devez être bien content.

FUTE.

Ah! ah! il y a du pour et du contre.

ASINARD.

J'ai cru qu'il n'y avait que du pour.

FUTE.

Erreur, le voisinage de Montmartre me cause quelques inquiétudes.

ASINARD.

Pourquoi donc? j'y suis naturalisé, et je reste au moulin sans souci.

FUTE.

Moi, je crains certains dangers.

ASINARD.

Certains dangers? péricliterai-je sans connaissance de cause?

FUTE.

Tenez M. Asinard, votre candeur m'inspire de la confiance, savez-vous ce que c'est qu'un volcan ?

ASINARD.

Je ne les connais que de réputation.

FUTE

Diable ! je voudrais vous en donner une idée... N'avez-vous jamais vu de feu d'artifice ?

ASINARD.

Jamais... du tout... nulle part... en aucun endroit.

FUTE, *à part.*

Bon ! voilà ce dont je voulais m'assurer. (*Haut.*) Comment ! vous n'êtes allé dans aucun jardin public ?

ASINARD.

Non. En fait de jardin public, nous n'avons à Bourges que le jeu de paume.

FUTE.

Eh ! bien, mon cher, pour en revenir au volcan... Vous avez entendu parler du Vésuve ?

ASINARD.

J'en ai une idée fugitive.

FUTE.

Moi, je l'ai beaucoup vu dans mes voyages... J'ai même descendu dans le cratère.

ASINARD.

Le crâ... Quoi ? FUTE.

Le cratère... c'est l'ouverture du volcan, par laquelle sortent des nuages de feu... Des torrents de fumée.

ASINARD.

Et vous n'avez pas été réduit en cendre ni en fumée.

FUTE.

Non. Le volcan était pacifique, ce jour-là. Mais sentez-vous à présent tout le danger de notre position ?

ASINARD, *flairant.*

Non : je ne sens pas le danger.

FUTE.

Figurez-vous, mon cher, qu'une grande partie des montagnes de la France sont des volcans.

ASINARD, *effrayé.*

Comment ! des volcans . . .

FUTE.

Oui, mon ami, des volcans mal éteints.

ASINARD.

Est-il possible qu'on ait eu cette négligence-là, je croyais qu'il y avait des ordonnances de Police, les pompiers....

FUTE.

En un mot, les Pyrénées, les Alpes, le Mont d'Or, Montmartre, autant de volcans.

ASINARD.

Ah ! ciel ! et croyez-vous que le cra...?

FUTÉ.

Le cratère.

ASINARD.

Oui, que le cratère soit bien loin?

FUTÉ.

Peut-être sous nos pieds.

ASINARD, *reculant.*

Ah ! dieu ! où avais-je la tête en venant ici?

FUTÉ.

Parlons plus bas... depuis quelques jours, j'ai fait des remarques très-inquiétantes... Ne trouvez-vous pas que la région atmosphérique est bien pesante?

ASINARD.

Je ne vous le dirai pas, vu que mon baromètre est cassé pour le moment.

FUTÉ.

Les ânes vont l'oreille basse.

ASINARD, *se grattant l'oreille.*

Diable, c'est un avis qu'ils nous donnent... et vous croyez donc?

FUTÉ.

Je crois qu'il y aura une erruption, et pas très-loin d'ici.

ASINARD.

O aveuglement de l'espèce humaine. Infortunés Montmartrains; ils chantent, ils boivent comme s'il n'y avait pas de volcans au monde... Ils dansent, et dans une heure peut-être ils vont sauter. Ah, mon ami, quelle obligation je vous ai, je vous dois une nouvelle existence.

(*Nuit.*)

Air *de la Piété Filiale.*

Du sort, pour détourner les coups,
Il est maint appui tutélaire;
L'anesse ici, fut ma seconde mère,
Et j'ai trouvé mon second père en vous.

(*Il lui présente une énorme tabatière.*)

Recevez ce portrait pour gage,
De mon respect, de mon amour,
Si vous perdez ma tabatière un jour,
Conservez du moins mon image. (bis.)

(*Futé sort.*)

SCENE XIX.

ASINARD, GUILLAUME

ASINARD.

Guillaume! Guillaume.

GUILLAUME.

Qu'est-ce que vous voulez, monsieur Asinard ?

ASINARD.

Mon paquet... Changement de domicile.

GUILLAUME.

Comment ! vous voudriez nous quitter mon cher pensionnaire.

ASINARD.

Oui, je pars sans délai, nous ne sommes qu'au vingt neuf, je vous fais présent du mois.

GUILLAUME

Mais est-ce que quelque chose vous a déplu chez nous ?

ASINARD, *lui serrant la main.*

Ah ! mon pauvre Guillaume, je vous plains mon ami mais je m'en vas; il n'y a pas encore de mal, donnez-moi ma valise.

GUILLAUME, *à part.*

Est-ce qu'il est timbré ? *Haut.* je reviens, monsieur Asinard, je reviens (*Il sort.*)

SCENE XX.

ASINARD, *seul.*

Comme la soirée est noire ! on se croirait dans un four. (*On entend plusieurs fusées et pétards, dans le lointain.*) un bruit avant coureur, ah ! pourquoi ne me suis-je point hâté ?

SCENE XXI.

ASINARD, FUTE, NANON, *chœur d'homme et de femme.*

Air : *ah ! quel scandale abominable.*

CHOEUR.

Le feu ! le feu ! courons bien vite,
De l'admirer voici l'instant,
Il faut que l'on se précipite,
Quand le plaisir n'a qu'un moment.

ASINARD, *effrayé.*

Le feu ! le feu ! courons bien vite,

Appercevant Nanon.

Eh ! quoi, c'est vous en ce moment ?
Ah ! pour vous, la frayeur m'agite,
C'est l'instant d'un enlèvement.

NANON *et* FUTÉ, *à part.*

Le feu ! le feu ! courons bien vite,
De le duper, voici l'instant,
Et de la frayeur qui l'agite,
Profitons bien en ce moment.

SCENE XXII

Les Mêmes, LONGUEVUE, Mad. POIRE, JEROME, *on apporte des touches*

LONGUEVUE, *à Asinard.*

Et où allez-vous donc?

ASINARD.

Je déserte la mort, je me soustrais à une mort sûre, ne voyez-vous pas le trépas sous vos pas?

JEROME.

Du tout, mon homme.

LONGUEVUE.

Comment! partir avant d'avoir vu le feu d'artifice.

ASINARD.

Le feu d'artifice! quelle lumière!

FUTE.

Et sans doute, le feu d'artifice de Tivoli, c'est là le volcan de Montmartre.

LONGUEVUE.

Purement et simplement.

ASINARD.

Il y avait de l'artifice et je n'y ai vu que du feu.

NANON.

C'est que vous n'avez pas inventé la poudre.

SCENE XXIII.

Les Mêmes, GUILLAUME.

GUILLAUME.

M. Asinard, je vous apporte votre paquet.

ASINARD

Ah! mon ami, on vient de me le donner.

Mad POIRE.

Cependant, voici ma fille, et votre mariage si vous voulez...

ASINARD, *l'interrompant.*

Au contraire, je ne le veux pas, le feu d'artifice a fait trop d'éclat. Je n'épouserai pas une femme qui a été témoin d'une histoire qui me rendrait la fable du département du Cher.

JEROME.

Eh! bien, Mad. Poire, puisqu'il a chaviré je me lance dans l'hyménée et... vogue la galère.

Mad. POIRE.

Eh! bien, mes enfans, voguez.

JEROME.

C'est çà. *Finis coronus opat.*

Mad. POIRÉ.

Comment, M. Asinard, vous avez varié ?

ASINARD.

Eh, Madame, tout ne varie-t-il pas dans la nature, qu'est-ce que le monde ? le théâtre des variétés.

VAUDEVILLE.

Air : *De la dansomanie.*

JEROME.

Y allons, gai, dans ce jour de fête,
Que tout dans' jusqu'à mon rival,
Puis qu'à mon bonheur, il se prête,
C'est moi qui lui donne le bal.

TOUS.

Y allons, gai, etc.

JEROME, *à Nanon.*

Ma chère, ne vas pas, de grace,
Me faire éprouver d'accident ;
Je saurai bientôt tout c'qui s'passe,
Un batelier z'est au courant.

NANON, *à Jérome.*

Sur tes gouts je n'sis plus inquiette,
Tu rest'ras près d'moi sans regret,
Puisque tu d'meure à la guinguette,
Tu n'iras plus au cabaret.

FUTE, *à Jérome.*

Dans l'hymen, je te recommande
D'acquitter tout ce que tu dois,
Plus d'un époux est à l'amende,
Faute d'avoir payé les droits.

LONGUEVUE, *à Asinard.*

Dans ma tour, l'amitié t'appelle,
Près d'moi, tu t'consoleras,
Si tu perds la main de ta belle,
Le télégraph' te tend les bras.

ASINARD, *au Public.*

Asinard, faible et sans défense,
Tantôt, de sauter eut grand peur.
Incertain de votre indulgence,
Il ressent la même frayeur.
Messieurs, de vos bontés connues,
Permettez-lui de profiter,
Faites ce soir qu'il aille aux nues,
Il n'aura plus peur de sauter.

F I N.

PQ
2149
A9M6

Auguste et Ferdinand

M. [i.e. Monsieur] Asin

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY